

# En écoutant Wagner

Par Eduardo Monteverde

*Pour continuer à découvrir et à faire découvrir au lecteur des formes brèves de la narration latino-américaine, nous avons demandé à l'écrivain, poète, journaliste et professeur universitaire Eduardo Monteverde (Mexico, 1947) de nous permettre de publier une nouvelle inédite inspirée de sa longue expérience de la chronique écrite, parlée et télévisée sur les faits divers et la criminalité qui font le quotidien de la capitale mexicaine. (L'atinoir a publié en 2007 le seul roman d'Eduardo Monteverde disponible en France : Almagro dans ses brumes). Ce texte a été primé en 2008 à la Semana Negra de Gijón et publié dans le quotidien du festival A Quemaropa. (Leer en español.)*



Sur une chaise pivotante vermoulue El Escuincle est une ombre rajoutée. Il se balance dans le couloir moucheté de taches qui dégoulinent du plâtre nauséabond. C'est le capitaine Ifigenio Rodelas, alias El Escuincle (pour être un chien dans le métier), de petite taille, le teint obscur, gros et coiffé d'une perruque laquée qui tapisse son crâne ridé. Sans autre affectation, renvoyé des tours de garde à cause de son humeur et de son odeur, la galerie lui sert de bureau. Escuincle, un mot qui en nahuatl veut dire « chien », et aussi un gamin, un gosse. Il tient entre ses courtes mains un petit livre dont la reliure est déchirée et porte des traces de sang. Il tourne les pages avec son doigt mouillé de salive, éclate de rire avec un grincement de gonds qui rebondit sur les murs et les portes métalliques closes. Le livre, il l'a soustrait à un ouvrier gauchisant quand il fouillait sa salopette avant de le plonger dans le tonneau d'eau et de merde. Il l'a feuilleté machinalement pour échapper à la routine de ce travail qui l'oblige à sortir et à remettre sans cesse le prisonnier dans l'eau. C'est un recueil de contes d'un certain Benedetti. Un seul l'intéresse, celui qui s'intitule « Écouter Mozart », l'histoire d'un tortionnaire sans caractère, soumis et discipliné qui commence à avoir des remords

quand son fils lui demande s'il a pour son métier de torturer les gens. Le policier, tout en écoutant un disque de Mozart, étrangle l'enfant. Arrivé à ce passage, El Escuincla est mort de rire ; il s'esclaffe tellement qu'il couvre les cris des détenus derrière les portes.

El Escuincla a un fils qu'on surnomme El Ruco, le vieillard en mexicain, un gosse chétif, avec une longue tignasse de cheveux fins et des lunettes rondes. Adolescent, il rêve de jouer du hautbois dans un orchestre symphonique, mais quand il est triste, ce qui lui arrive souvent, il aimerait plutôt jouer du violon dans un orchestre de chambre. Son père s'est mis dans la tête d'en faire un policier. Mais c'est en vain qu'il a tenté d'en faire un homme depuis que sa mère s'est enfuie à Saltillo où elle travaille comme couturière et lave du linge à domicile.

Chaque dimanche matin, El Ruco se souvient de ce jour où sa mère a voulu l'emmener avec elle. El Escuincla était de service. Ils faisaient leurs adieux aux voisins dans la longue cour avec ses vases fleuris et ses cages de canaris, de cenzontles et d'alouettes. Un monsieur de Tuxtepec leur offrit des mangues pour le voyage, une dame de Moroleón donna un châle à la mère et un petit livre de prières à l'enfant, un autre monsieur entra chez lui et appela El Escuincla. La mère d'El Ruco rangeait les cadeaux dans une boîte en carton quand son mari entra dans la vecindad en brandissant le 45, les locataires coururent se cacher derrière les portes des appartements à demi-fermées. On entendait des prières murmurées accompagnant les gifles que le capitaine donnait à sa femme et le coup de poing qui lui fractura le nez. Il déchira son bel habit du dimanche, ouvrit la valise, éventra les cartons, éparpilla les vêtements un peu partout et alla s'asseoir sur une plate-bande pour manger une mangue. El Ruco intervint en voulant donner des coups imaginaires de ses petits bras malingres. Un revers de main l'envoya sur le lavoir où, affalé derrière des seaux, il vit sa mère se relever avec peine et s'enfuir dans la rue. Deux balles firent voler ses talons. Qu'est-ce que ça avait pu le faire rire le policier de la voir ainsi, marcher comme un canard ; il n'avait pu arrêter la crise de rire jusqu'à ce qu'il range son pistolet et se remette à sucer sa mangue. Il était reparti au

commissariat en souriant. Les voisins aidèrent El Ruco à ramasser les vêtements, qu'il garda par la suite dans la valise au-dessous de son lit. C'était un dimanche matin.

Maintenant, en ces autres dimanches de sempiternelle routine, El Escuincla regarde un match de football et boit de la bière, El Ruco tache ses habits en faisant frire les tripes de cochon avec lesquelles son père se régale. L'huile brûlante sur le museau, les ris et les tripes l'éclabousse. Il n'a pas le droit de se mettre un tablier, ce truc de pédé selon son père. Lui, il s' imagine en smoking jouant du hautbois ou du violon dans un orchestre, un soir à l'alcazar du Castillo de Chapultepec. C'est ainsi qu'il se distrait des cours qu'il suit à l'école active ; le dimanche soir au bordel, il parle dans une chambre avec une fille que son père a payée, il lui demande si elle n'aimerait pas écouter Wagner, et tous les deux se mettent à pleurer, son père ivre, la bedaine à l'air, le slip taché d'urine et les chaussettes plus que douteuses trouées au talon, titube soutenu par des putes qui se donnent des coups et le traînent vers une grande gigue avec des verrues sur le nombril, prête à tout. Minuit. Les filles l'allongent sur un canapé usé jusqu'à la corde. Le matin à l'aube elles lui remettent son pantalon avec des moqueries et des gestes câlins. La mère maquereille lui glisse quelques gouttes de Cuba en tirant sur sa lippe.

Les voilà de retour, le lundi à la première heure, dans les rues du quartier, les camarades d'El Ruco courent vers l'école, les cheveux encore mouillés, et dans leur sac à dos, la règle, le cahier et le compas, lui, il va en sens inverse traînant son père qui, chancelant, lui envoie des baffes sans l'atteindre, qui crie en le traitant de tantouze, de petit pédé de bocson jusqu'à ce qu'il finisse comme un fardeau de graisse rance dans le lit de la vecindad. Avant de s'endormir comme un loir, il le prévient avec une étonnante lucidité que le mercredi il a entraîné de tir au stand de la Police judiciaire. Depuis tout jeune il l'oblige à tirer au pistolet.

C'est un dimanche soir, El Ruco revient avec les tacos de museau et de joues de cochon et les quesadillas à la cervelle et aux yeux de mouton, El Escuincla en raffole ; lassé de regarder le football et la ribambelle de vedettes du dimanche, il éteint la

télévision. Il prend le petit livre qu'il a volé à l'ouvrier, il adore « Écouter Mozart » et s'amuse comme un gamin avec son rire sinistre comme la morgue, il lit quelques passages à son fils qui essaie de se concentrer, transporté dans les profondeurs de parages éloignés de la vecindad, il est en Castalie, avec son hautbois il joue du Mozart et lit des poèmes de Valéry : « Ce toit tranquille, où marchent des colombes / Entre les pins palpite, entre les tombes. »

Quand le conte ne le fait plus rire, El Escuincla dit à son fils de bien se mettre dans la tête que mercredi il a l'entraînement au tir. La dernière fois, des ouvriers, des cibles, des oranges servaient de cibles explosant avec des traits de lumière sous les balles des policiers. Le garçon a fermé les yeux, visé le ciel et appuyé sur la gâchette, puis il a visé le sol et tiré encore et la balle qui partait vers les pieds de l'ouvrier a rebondi sur la cible faisant exploser l'orange irisée. Pour la première fois de sa vie, El Escuincla lui a caressé la nuque puis les joues.

On est toujours dimanche soir, El Ruco se lève du fauteuil râpé dans le séjour d'un total dénuement, met le concert pour hautbois d'Albinoni<sup>1</sup>, El Escuincla l'enlève aussitôt ; « tu vas voir, ça va vite te passer ces manies de pédé, dès que tu seras entré dans la police » ; il va dans sa chambre délabrée, la très syncrétique et hérétique Santa Muerte sur une étagère, les culottes de cheval de l'uniforme sur une chaise, le relent des cachots qu'il ramène du travail et se met au lit ; il manque un pistolet dans l'étui, il ne s'en aperçoit pas, il a repris la lecture d'« Écouter Mozart ». El Ruco a mis un autre disque ; « Papa, tu veux écouter Wagner Prélude et Mort d'amour de Tristan et Isolde<sup>2</sup> ? », le rire abruti du policier va bientôt disparaître, il se redresse, le canon d'un 45 le tient en respect ; « allez, attends de devenir un homme, fiston » ; El Ruco ferme les yeux et tire. La première balle trouve le cadre d'une photo de monsieur le chef de la police, la deuxième met en pièces une petite lampe en forme de danseuse en peluche, le capitaine Ifigenia Rodelas surnommé El Escuincla se lève transformé en un pléonasme, un chien avec la mandibule tombante de surprise, la troisième balle

---

1 Écouter « Albinoni - Oboe Concerto #2 in D Minor Op. 9 ».

2 Écouter « Ignace Jan Paderewski plays Wagner-Schelling Prelude from Tristan and Isolde ».

entre par la bouche, lui fait sauter la lchette, se perd à l'intérieur du crâne ; il essaie de dire quelque chose en se serrant la gorge de ses doigts courts, va dans le séjour, une dernière détonation fait éclater sa tête comme une orange lumineuse, il s'affaisse sur le tourne-disque et s'en est fini de Prélude et Mort d'amour de Tristan et Isolde.

***Traduction par Jacques Aubergy.***